

Anne Percin

Le premier été

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Deux soeurs se retrouvent une fin d'été en Haute-Saône, afin de vider la maison de leurs grands-parents décédés. Depuis longtemps, Catherine, la benjamine, se tient loin de ce village... Pourtant, chaque coin de rue ou visage croisé font surgir en elle des souvenirs précis et douloureux. Sa soeur aînée a fondé une famille, elle, non. Devenue libraire, c'est une femme solitaire.

À l'adolescence déjà, elle passait ses heures dans les livres. Mais pour ce qu'elle a vécu ici, l'été de ses seize ans, l'été de sa lecture du *Grand Meaulnes*, « il n'y a pas eu de mots. Il n'y en a jamais eu, ni avant, ni après. C'est quelque chose qui ne ressemble à rien d'écrit. » Quinze années ont passé, et personne n'a jamais su quel secret la tenait depuis tout ce temps, le drame dont elle a peut-être été coupable.

C'est une histoire d'innocence et de cruauté que nous raconte Anne Percin. Sensuelle et implacable à la fois, douce-amère comme tous les crève-cœurs de l'enfance.

ANNE PERCIN

Anne Percin est l'auteur d'un premier roman, *Bonheur fantôme* (prix Jean Monnet des Jeunes européens), publié en 2009 au Rouergue, ainsi que de livres pour la jeunesse.

DU MÊME AUTEUR

Point de côté - Éditions Thierry Magnier, 2006.

Servais des Collines - Oskar, 2007.

Né sur X - Éditions Thierry Magnier, 2008.

L'Âge d'ange - L'École des loisirs, 2008.

N'importe où hors de ce monde - Oskar, 2009.

Bonheur fantôme - Rouergue, la brune, 2009.

À quoi servent les clowns ? - Rouergue, dacOdac, 2010.

Comment (bien) rater ses vacances – Rouergue, doAdo, 2010.

Comme des trains dans la nuit – Rouergue, doAdo, 2011.

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0274-0

www.lerouergue.com

Anne Percin

Le premier été

— l
— a
— b
— r
— u
— n
— e

Extrait de la publication

*Malgré nos joues fraîches et nos muscles,
nous étions dévorées en dedans par des cancers de livres.*

Jean Giono,
« Vie de mademoiselle Amandine » (*L'Eau vive*)

1

C'est une croix, plantée à la sortie du village. Je l'ai encore vue ce matin, en allant à la déchetterie. Elle est toujours là, au bord de la route. Longtemps, je n'ai pas osé tourner la tête de ce côté-là de la départementale. Lorsqu'on arrivait au village, je fixais les champs, la montagne un peu plus loin, le ciel, la vieille publicité *Dubo, Dubon, Dubonnet* peinte en bleu sur le pignon d'une maison.

Cette fois, je me suis arrêtée tout près d'elle, sans sortir toutefois de la voiture, laissant le moteur tourner.

J'ai regardé les fleurs, toujours les mêmes à en juger par leur usure. Ce sont des fleurs en plastique aux couleurs fanées qui tirent toutes vers le rose, exactement comme les photos qui restent trop longtemps au soleil, à croire que le rose est la couleur originelle de toute chose. On devine ce qu'elles ont été : des bouquets serrés de faux lys, d'orchidées, de freesias, le tout en nylon, noué contre le bois de la croix. Certains pétales sont déchirés, mangés par des bêtes ou par l'humidité.

La croix est surmontée d'un toit fait de deux planchettes. Le tout est couvert de mousse. Au sommet, pend une pochette en plastique qui a contenu une photographie. Le plastique a moisi, la photo est probablement décolorée comme les fleurs. Je n'ai pas eu le courage de l'extraire de la pochette. Je connais le visage qu'elle montre, mais le regarder est au-dessus de mes forces. Je préfère penser qu'elle est trop délavée pour qu'il soit reconnaissable.

Des coquelicots poussent dans les ornières, derrière la croix.

Ce n'est pas une tombe. Pas plus que ne le sont, sur le bord des nationales, les silhouettes noires découpées dans le métal, sur les sites des accidents meurtriers. C'est vide, ça ne contient rien, ça ne protège rien. C'est juste un lieu, une borne, un espace délimité pour fixer le souvenir du drame qui s'est joué là, il y a quinze ans. Un drame auquel je n'ai pas assisté. Un drame dont je ne suis *peut-être* pas responsable.

*

Notre maison est en vente. Je me demande qui va bien pouvoir l'habiter, désormais. Qui va oser acheter cette grosse maison tout en largeur, avec sa porte cochère carrée comme toutes le sont par ici, ses fenêtres basses sous le toit, son grenier immense ? Mais, comme tu me le répètes souvent, ça n'est pas notre problème. Nous devons seulement vider les lieux, dresser l'inventaire de ce qui va partir à la déchetterie, aux Emmaüs, à Paris, à Nancy, chez moi, chez toi. Nos parents ont averti qu'ils n'avaient pas de place chez eux pour les meubles, c'est à nous de nous arranger, entre sœurs. Nous sommes là pour ça, pour faire le tri, le partage. Eux se sont déjà arrangés avec leurs souvenirs. On ne retrouvera pas de photos jaunies

sur les étagères, pas de bijoux, rien de précieux ni de tendre : seulement du bois vermoulu, des matelas trop mous, des couvertures piquées, des bocaux de mirabelles au sirop périmés.

La maison doit être vide d'ici septembre. Ton mari n'a pas pu venir, sans doute qu'il ne le souhaitait pas. Il n'y a que nous deux à la maison, à dormir sur des matelas de crin, enroulés dans des sacs de couchage. Les matins, nous buvons du café préparé à la cafetière italienne, dans des bols immenses, en faïence bleu et jaune, côtelés et crénelés, ébréchés sur le bord. On fait la dînette à midi sur un coin de table dont nous avons retiré la toile cirée. Tu dis que tu l'aimes mieux, cette table campagnarde, maintenant qu'elle est débarrassée de ses oripeaux. Ce que je sais, c'est que sa nudité moderne nous rend amnésiques, et que nous avons besoin de ça pour retrousser nos manches chaque jour, remplir des cartons, jeter, vider, nettoyer.

Depuis la mort de la grand-mère, de toute façon, la maison a beaucoup changé. Celle que nous vidons n'est déjà plus celle que nous avons connue dans notre enfance, pleine de cachettes et de handicaps charmants. Une cuisine aménagée est apparue dix ans plus tôt, ainsi qu'une salle de bains pourvue d'un W.-C. Finies les toilettes au fond du jardin, la *Pierre à laver* en grès qui servait d'évier. Ton mari y a passé du temps, c'est à lui qu'on doit ces innovations. Pendant quelques années, vous y êtes venus avec vos enfants. Ça vous faisait des vacances pas chères, pas trop loin de la ville. Pour les enfants, c'était bien : les poules et les lapins dans la cour du voisin, le chant du coq tous les matins, le clocher de l'église qui sonne même les quarts et la demie. Ils ont appris à lire l'heure ici, paraît-il.

Je n'ai aucun souvenir de cette époque récente. Je ne suis pas souvent revenue. Je n'ai pas vu tes enfants grandir et

mettre leurs pieds dans les traces que nous avons laissées. De toute façon, ce sont des garçons : ils n'ont pas la même empreinte.

J'ai passé des années à me tenir loin de tout : loin de toi, loin de la famille, loin d'ici surtout. Pourtant, je ne me suis brouillée avec personne, je peux même dire que j'aurai aimé chacun tout au long de ces années. Je n'ai rien non plus contre la campagne – même si je lui préfère la ville.

Parfois je nous imagine en héroïnes de film, comme on en voit dans les comédies à la mode en ce moment en France. Tu sais, celles qui racontent le retour aux sources, la réconciliation attendue avec ses racines. Je pense à cette image et j'ai envie de tout foutre en l'air. Je n'ai jamais douté que j'avais des racines, moi. Je ne les ai jamais arrachées. Tout juste ai-je tiré parfois sur certaines lianes qui me gênaient, qui m'empêchaient d'avancer. Le problème n'est pas là, n'a jamais été là. Il est ailleurs, et personne ne le connaît, et personne ne s'en doute, et il m'étrangle, il m'étouffe à en crever depuis quinze ans.

Le mois d'août tire à sa fin.

Il reste encore quelques tentes, au camping près de la rivière. Le temps pourtant est moins beau. Bientôt, les sapins vont se couvrir d'un voile blanc les matins et les soirs. Plus de tongs en vente devant la vitrine du chausseur, le boucher arrêtera de vendre des merguez. Sur le parking devant l'église, toutes les voitures seront immatriculées 70.

À Sainte-Marie, les vacanciers m'ont toujours fait l'effet de pauvres diables égarés. Passe encore pour nous, que l'on n'avait pas consultées, qui aurions sans doute préféré aller à la mer comme toutes les filles de notre âge et qu'on confiait à notre grand-mère en Haute-Saône. Mais ces gens

inconnus, qui les avait forcés ? Bien sûr, il y avait les étangs, les championnats de pêche à la mouche, la fête des bûcherons à Raddon-et-Chapendu, les Mille Étangs, du côté de Faucogney-et-la-Mer (tu te souviens, on disait toujours ça ensemble, en deux temps, comme pour poser une question : *Faucogney ? – et la Mer ?*). Il y avait encore les thermes de Luxeuil, la chapelle de Ronchamp et puis de l'autre côté, vers le val d'Ajol, les sentiers balisés du Club vosgien à travers la montagne. Nous aurions pu écrire un guide touristique, tant nous connaissions par cœur les moindres attractions. Pourtant, rien ne nous intéressait, rien ne nous plaisait. Rien n'était *pour les jeunes*, comme on disait.

Pour les jeunes, il n'y avait guère que la piscine. Un supermarché à Raddon-et-Chapendu, avec une maison de la presse dans la galerie commerciale qui vendait des figurines Panini et des fils à scoubidou. Un terrain de volley, sur la commune. Et une colonie de vacances, à la sortie du village.

La colo. Attraction principale de tous les gamins de Sainte-Marie, pôle magnétique qui attirait et repoussait en même temps. Le sport local pour les jeunes du village s'appelait *l'incruste* et consistait à intégrer la colo par tous les moyens. Pour ça, on pouvait rejoindre les *colons* à la piscine, les accoster sur les bords de la rivière quand ils faisaient du canoë, les suivre dans les bois quand ils partaient en randonnée, les défier sur le terrain de volley municipal, les affronter aux tournois de pétanque. Enfin, tenter des rapprochements plus audacieux les soirs de fête, lors du bal des pompiers, pendant la fête du village. C'était alors, pour les plus assidus, la récompense suprême : se faire inviter par son *flirt* à la boum de fin de séjour. Les deux clans finissaient toujours par se rejoindre : ceux du village, ceux de la colo.

Nous deux, nous étions d'une catégorie à part, bâtarde. Nous n'étions *du village* que l'été. On ne se cachait pas devant les institutrices, parce qu'elles ne nous connaissaient pas. On pouvait marcher dans le village la tête haute, coude à coude en parlant fort pour cacher la peur sourde qu'on se sent dans le ventre quand on traverse un village où l'on ne connaît personne, mais où l'on se sait connu. Pour tout le monde, nous étions *les filles Valette* – alors que ce n'était pas notre nom. C'était le nom de Pépé et Mémé, le nom de notre mère qui avait fréquenté l'école du village avec les parents de ceux qui nous doublaient en vélo, nous jetant un regard de fauve par-dessus l'épaule.

Les vieilles dames, derrière leurs fenêtres, nous faisaient des signes. Au marché, alors que nous suivions notre grand-mère la tête baissée telles des pénitentes, elles nous détaillaient du regard, nous mesuraient, nous comparaient.

– Celle-ci est de l'âge du petit Thomas ? Ou du Jérôme ?

À tour de rôle, chacune ressentait un frisson de terreur et de ravissement à l'idée d'être *du même âge* qu'un garçonnet boudeur qu'on voyait traîner la patte à quelque distance. Nous adressions alors des sourires gênés à nos jumeaux ruraux, flattées d'un coup de les trouver si curieux de nous, si complices des mêmes pensées irrespectueuses qui se trahissaient par des grimaces dans le dos des ancêtres.

Alors, de jour en jour, des rapprochements se faisaient. Un regard jeté dans notre direction, une conversation qui s'interrompt... Un sourire, tout à coup. Un gamin plus petit que les autres (parce que les plus jeunes sont les moins timides) qui jette notre prénom, tout à coup dans la rue. Un jour, s'entendre dire :

– Tu serais pas la Catherine, des fois ?

Ne pas se retourner. Ne pas rire, non plus, pour ne pas vexer. Car ici, les prénoms ont un article. Toi, on t'appelait l'Angélique. Ça nous faisait rire, c'était si mal trouvé, si démodé. (Dans le jardin de la voisine où les petits-enfants ont remplacé les poules, on entend aujourd'hui encore crier *la Tiffany, la Lorie, le Sacha.*)

Parfois, les signes étaient longs à venir. Il fallait faire bouger les choses. Tu prenais l'initiative d'aller à la boulangerie, dans l'espoir de croiser quelqu'un. Tu inventais des prétextes pour sonner à la maison d'en face, où l'on avait vu entrer un jour une bande de gamins tapageurs.

– Ma grand-mère m'envoie demander des œufs, mentais-tu.

Si on t'avait dit « *Mais oui, entrez donc, petites !* », tu me poussais dans le dos pour que j'entre la première, comme on envoie au feu le soldat le plus trouillard. Là, les mêmes quittaient aussitôt l'émission du « Club Dorothee vacances » pour venir nous voir. Ils avaient des têtes de chats curieux. Nous acceptions le Teisseire de l'amitié, un peu godiches, les jambes tremblantes, récompensées de notre audace. On pouvait compter sur les adultes pour faire les présentations et nous envoyer jouer dehors tous ensemble. On acceptait en prenant des mines, les garçons avaient des rires bêtes, on nous poussait dans le dos avec un bout de brioche à finir et un carré de chocolat chacun.

À l'heure où le clocher lorrain sonnait l'angélus, nous revenions, ravies parce que *ça* avait enfin commencé. On allait pouvoir médire de nos nouveaux camarades, le soir même dans la chambre, et rêver aux jeux à venir.

Mais d'une année à l'autre, tout était à recommencer. On feignait de ne plus se souvenir de nous. Les anciens copains paraissaient frappés d'amnésie, ou bien c'était nous qui par un

dégoût subit, faisons semblant de ne pas les reconnaître. Telle fille avec qui nous avons joué l'année précédente devenait un boulet dont il fallait se débarrasser. Tel garçon autrefois indispensable n'était plus si amusant, il avait des boutons, était mal habillé, ses blagues étaient moins drôles.

Depuis quelques jours, nous croisons au village des femmes et des hommes de nos âges.

Ils ont des enfants, parfois non. Ils font des courses, comme nous, à l'hypermarché de Raddon-et-Chapendu. Je ne peux pas m'empêcher d'observer leur démarche, de chercher leur regard, de tendre l'oreille à leurs voix. Je cherche une trace de l'enfant qui est caché en eux. J'ai à la fois peur et envie qu'ils me reconnaissent. Je voudrais bien, la main sur un filet de courgettes au rayon primeurs, m'entendre dire :

– C'est pas la Catherine, des fois ?

Puis me retourner et, dans une éclaircie subite de la mémoire, apercevoir derrière le masque de cette mère de famille aux cheveux méchés, la gamine à couettes avec qui je faisais du patin à roulettes. Et celle-ci, croisée à la station-service avec son monospace plein de mioches, qui croirait qu'elle a été, le temps d'un été, Kiki, ta meilleure amie pour la vie ? Celle avec qui tu allais acheter à la maison de la presse le numéro d'été de *Podium* et deux Malabar, que vous mâchiez férocement sur le chemin du retour en vous demandant sur quelle partie de votre anatomie vous alliez coller le tatouage ?

Quand nous sortons toutes les deux, tu souris à tout le monde et tu ne reconnais personne. Tu bavardes, tu plaisantes, tu as ce rire franc qui t'a valu tes succès. Je suis certaine que chacun sait qui tu es, et pourtant tu n'as jamais un

mot pour évoquer le passé. Tu donnes des nouvelles de ta *petite famille*, celle que tu as fondée toi-même et celle dont tu es l'héritière. Tu ne te gênes même pas pour parler de moi en ma présence.

– Oh, Catherine ? Mais elle n'a pas changé, vous voyez bien ! Toujours dans ses bouquins, elle a même fini libraire !

Mais tu ne demandes jamais rien à ceux qui t'adressent la parole. Que sont devenus tous ceux que tu n'as jamais revus ? Peut-être qu'ils attendent dans ton dos que tu te retournes et que tu les regardes. Mais ton regard passe à travers eux et tu ne sais plus leurs noms.

Comment fais-tu pour avoir eu tant d'amis, collectionné tant de prénoms, emmagasiné tant d'images et ne pas t'en souvenir ? Quand je te parle de ceux que j'ai reconnus, quand je te cite un nom, une date, quand je te raconte une anecdote commune, tu me fais tes yeux ronds de poupée brune, tes sourcils se lèvent jusqu'à bousculer ta frange courte et tu m'as-sènes ce sublime :

– Antoine Mangenuit ? Franchement, ça ne me dit rien. T'as une de ces mémoires, toi, dis donc !

Oui, j'ai *une de ces mémoires*. Une de celles qui ne laissent pas de zones d'ombre et aucune place au doute.

Une mémoire cruelle.

*

– Il faudrait s'occuper de *ton* grenier, me dis-tu ce matin, tandis que j'essuie la vaisselle du petit déjeuner.

Je ne réponds pas.

Tu continues d'emballer de la vaisselle dans du papier journal. Tu as allumé la radio, c'est le « Stop ou encore » sur

RTL. Spécial Madonna. Tu as monté le son. Il y a quinze ans, c'était ta chanteuse préférée. À en juger par les décibels que tu fais cracher de ce vieux poste de radio, il t'en reste des séquelles... Je n'en reviens pas que cette émission existe toujours. Je te le dis, tu fais l'étonnée :

– Mais si, ça n'a jamais cessé d'exister ! C'est sympa, d'ailleurs, moi j'aime bien. J'écoute souvent, les dimanches. Pas toi ?

Pas moi, non. Il y a quinze ans, c'était pareil. Je vous revois, Mémé et toi, écoutant dévotement des « Stop ou encore » spécial Daniel Guichard, François Valéry... Je me sens revenue des années en arrière, comme dans un épisode de la *Quatrième Dimension*. Je m'attends à voir surgir Mémé en tablier bleu, un peigne en corne dans ses cheveux blancs. J'ai tout à coup trop chaud. J'étends le torchon à vaisselle sur le dos d'une chaise et je pars chercher du pain.

Sur le chemin, les yeux baissés sur le trottoir, je m'aperçois que j'ai les poings serrés.

Il faut que je m'occupe de *mon* grenier, as-tu dit. C'est vrai. C'est *mon* grenier.

La dernière fois que j'y suis allée, c'était un jour d'automne il y a quinze ans. J'y ai gravé un prénom au crayon de papier dans le bois vermoulu d'une poutre, puis je n'y ai plus jamais remis les pieds. Pourtant, si je le pouvais, c'est la seule chose que j'emporterais d'ici, sur mon dos, comme une tortue. Ça m'est égal, de tout jeter. Les meubles, la porcelaine, les bibelots, même les livres. Mais le grenier... Je voudrais détacher de cette maison tout le grenier avec sa charpente, ses tuiles, ses toiles d'araignée. Sa lucarne ménagée dans la pente, sa colonne de cheminée en briquettes rouges. Sa lumière.

Tout ça, c'était à moi. Ça n'a jamais été à personne d'autre. Si seulement j'avais eu dans la famille un autre amateur de grenier, peut-être que j'aurais su le partager. J'aurais pu croire aussi qu'il existait d'autres lieux comme celui-ci, où des gens comme moi pouvaient se sentir aussi bien. Mais ça ne s'est pas produit. Je suis restée seule avec mon grenier, la seule à passer pour une folle quand j'allais m'y retirer. On pensait que j'y allais par bravade, parce que c'était sombre et moche et que j'y serais seule. Que j'y allais pour lire, puisque c'est l'excuse que j'invoquais (car j'ai toujours eu besoin d'avoir une excuse pour faire quoi que ce soit qui sorte un peu de l'ordinaire dans la famille – je ne crois pas qu'on m'en aurait empêchée, d'ailleurs, mais c'est moi qui ne supportais pas cet air d'incompréhension sur les visages de mes proches). C'était doublement faux. Je n'allais pas au grenier pour lire, et je n'y allais pas pour me retirer du monde. J'étais en son cœur.

Dans le grenier, l'été, la lumière était orange. Elle filtrait à travers les tuiles d'où elle tombait en petits rayons, à peine tamisée par les toiles d'araignée gigantesques.

De là, j'entendais les bruits du village, étrangement présents, amplifiés, non pas devenus plus forts mais plus précis. Chacun avait sa provenance, nettement délimitée à l'est, à l'ouest, au nord et au sud de la charpente. Chacun avait sa destination, sa durée. Ils ne se confondaient pas dans la même purée chaude de l'air du jour, la vue ne les brouillait pas. J'aurais pu, depuis le plancher où j'étais assise, numérotter chaque tuile d'où venait un son, et ça aurait fait comme un calendrier de l'avent géant. À telle partie du toit correspondait la cloche de l'église, à telle autre, le coq et les poules. À celle-ci, les cris de la piscine, les après-midi. À une autre,

la camionnette du poissonnier ambulant du vendredi, et son klaxon qui chantait *Hello, le soleil brille, brille, brille*.

Des trous de bruits dans le silence.

J'étais bien, là. Je n'étais pas seule. Je ne me retranchais pas. Isolée, peut-être, mais au milieu des bruits, dont chacun prenait dans le monde une place nette aux contours précis. Ce n'était pas une vaste cacophonie, c'était un orchestre. Si tout avait son bruit, certainement j'avais le mien aussi. Voilà le genre de pensées incommunicables qui me venaient alors.

Je marche dans les rues du village, les doigts de la main droite crispés maintenant sur la baguette de pain, la main gauche refermée sur le porte-monnaie. Je n'ai pas de sac. Une femme âgée avance dans ma direction, elle lève les yeux vers moi au moment de nous croiser, l'air interrogatif et curieux. Et puis elle les baisse, elle ne me reconnaît pas. Elle n'a pas l'amorce d'un sourire, elle est revêche et grave. Elle laisse un sillage désagréable, aigre, une odeur de saleté. Je me retourne sur sa silhouette négligée : ses cheveux gris paraissent gras, ils sont retenus dans le cou par un élastique. Elle porte une veste d'homme kaki, un genre de veste de treillis, par-dessus sa robe et son tablier. À ce détail, je la reconnais.

Je la reconnais et pourtant, je ne l'avais jamais vue avant.

C'est la mère Mougel.

Mon cœur qui tombe comme une pierre au fond de mon ventre me dit que c'est elle. La peur que j'éprouve aussitôt, la honte, le remords, l'impression de fatalité devant le caractère inévitable de cette rencontre, tout me dit que c'est elle. Je suis obligée de m'arrêter après avoir tourné le coin. J'appuie une main au mur d'une maison. J'attends de voir ce qui va

se passer. Je peux vomir, m'évanouir, ou bien me remettre tout doucement.

Plusieurs minutes s'écoulent. Une voiture passe sur la route, ralentit au stop devant moi. J'ai peur qu'on m'observe. Je fais semblant de rajuster ma chaussure, comme si j'avais un caillou, et puis je reprends la marche.

Quand je reviens de ma promenade, je m'aperçois que tu as sorti les tapis sur l'herbe devant la maison. Tu as retrouvé pour l'occasion un instrument qui, petite, me faisait rêver. Une tige de bois prolongée d'une sorte de fleur de rotin qui sert à battre les tapis. Tu la brandis devant toi comme une épée, en me criant « En garde ! ».

J'essaie de sourire, mais j'ai du mal. De plus en plus de mal. Il est temps qu'on quitte le village, mais je sais que nous en avons encore pour quelques heures, jusqu'à demain sans doute.

Je considère les tapis, qui prennent le frais sur l'herbe.

– Lequel tu veux ?

Aucun ne me tente. Ils ont l'air d'un décor inamovible. Je ne les vois pas ailleurs qu'ici. Le grand rouge porte les stigmates de l'armoire du salon. Le jaune aux fleurs orientales me fait pitié, il crie au soleil pour qu'on lui rende le lit de Mémé et les deux chevets, dont il porte encore la trace, sous la forme de quadrilatères plus clairs.

– C'est comme si tu avais arraché le papier peint et que tu me demandais d'en prendre un morceau.

– Tu as de ces idées...

Fatiguée et perplexe, tu sembles te demander si tu as bien fait de traîner là ces deux dépouilles. Tu tends le bras pour

un dessin complexe, avec volutes, festons et arabesques, c'est ce qui fait que je suis moi. C'était idiot, finalement, de croire que ça pourrait s'effacer.

Tu rentres dans la maison, tu veux boucler un carton de vaisselle. Tu as déjà embarqué dans ta voiture la table du salon en pièces détachées.

La maison est vide. Après le départ des Emmaüs, il ne reste plus qu'un matelas, une lampe et deux tabourets. De quoi tenir jusqu'à demain matin. Le matelas restera dans la chambre jusqu'à ce qu'un acheteur le jette. Peut-être servira-t-il cet hiver à une portée de chatons, car les chats du village ont toujours su trouver un moyen de s'infiltrer dans les maisons.

Quant à moi, je ne ramènerai rien chez moi. Je ne veux rien emporter d'ici, au contraire. J'ai même rapporté *Le Grand Meaulnes*, tu vois. C'est le même exemplaire, celui que je lisais cet été-là, que j'avais ramené à Nancy et emporté avec moi à chaque déménagement. Je vais l'abandonner au grenier.

Peut-être qu'un jour, quelqu'un viendra pour acheter la maison et trouvera dans le foin ce vieux bouquin aux pages jaunies qui sent le missel et l'ennui. Peut-être que, par hasard également, il tombera sur cette inscription faite au crayon sur la poutre maîtresse de la charpente, sous le chapeau de paille que j'ai pris soin de laisser. Il lira ce prénom, gravé au graphite dans le bois, ce nom dont personne ne se souviendra : *Sébastien*.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue